

Le New York de Paul Morand

Graciela Audero

Instituto Superior del Profesorado N° 8 "Almirante G. Brown"

Paul Morand publie son "New York" en 1930, moment critique de l'émergence de cette grande ville comme métropole victorieuse du monde. Car, devenue paradigme de la modernité, cette ville-phare des Etats-Unis donne le ton dans le concert des villes occidentales, reléguant Paris, Londres ou Berlin au rang de province. A ce propos, "Londres et New York sont une même chose à cent ans de distance",¹ selon Morand. Accaparé par cet événement exceptionnel, à la suite de quatre séjours qu'il fait à New York entre 1925 et 1929, Morand le reconstruit dans son texte, à la manière d'un montage d'impressions partielles, comparaisons et commentaires qui fixent à la fois l'image d'une ville infernale et celle d'une ville utopique.

Dès les premières pages du livre, on remarque que les traits tant de la ville infernale que ceux de la ville utopique sont vite esquissés dans une sorte d'instantanéisme narratif. Au reste, le livre tient du récit, de l'essai et du reportage sur "... la [ville] d'un temps, d'une année, d'un jour dont il fallait fixer sur l'heure la chronique. Peinture d'une [ville] qui n'existe déjà plus et qui, à défaut d'autres vertus, eut celle d'être colorée, violente, éphémère".² Bref, vue en coupe de

1. P. Morand, "New York", Paris, Flammarion, 1988, p.95.

2. Cité par M. Collomb, "La Littérature Art Déco", Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p.136.

New York, à un moment précis: la fin des années 1920, dont Morand est en même temps fasciné et inquiet. Car, il éprouve une fascination inquiète et conflictuelle devant un New York qui vient de rompre les amarres qui le rattachaient aux villes européennes. Par ailleurs, rien n'est plus étranger à Morand que la quête laborieuse d'un sens dans sa description de ce New York aux environs du grand tournant de 1930. Seul l'intéresse ce qui est significatif, en ces années-là, dans cette grande ville et "qu'il fallait saisir, photographier"³ à toute vitesse pour rendre compte de l'accélération générale des nouveaux temps historiques.

Grand bourgeois européen que tout fascine, Morand capture ce moment inédit de New York dans un livre qui est peut-être l'expression d'un dilettante au dire de Georges Friedmann.⁴ C'est que l'univers de Morand est discontinu, condensé et d'un style improvisé passant d'un dialogue avec le Président de l'Université de Columbia à la description des gratte-ciel, et de là, à des commentaires sur la psychologie des peuples étrangers qui habitent à New York dont il enregistre les comportements pittoresques ou aberrants. Mieux, des comportements capricieux qui ont du charme et de l'exotisme pour notre écrivain.

Au total, ce New York de 1930 reçoit de Morand une double connotation axiologique. D'une part, il y a le New York à sèmes dysphoriques: frénétique, raciste, vulgaire, redoutable et menaçant, c'est-à-dire, la ville infernale; d'autre part, il y a la ville aux connotants euphoriques: efficace, aux paysages urbains lyriques, au profil neuf, grand, fort, haut, riche qui permet de comprendre, inopinément, toute sa puissance et sa beauté. Ce New York –euphorie constitue la ville utopique ou ville rêvée.

Le New York à sèmes dysphoriques, c'est d'abord une ville frénétique. On y vit dehors: pas de vie de famille, pas d'enfants –envoyés "à dix-huit mois dans le kindergarden"- ni table dans les appartements, ni salle à manger parce qu'on mange sur place dans les bureaux, musées, grands magasins, clubs, grills, cafétérias ou . . . chez le pharmacien! Pire encore, on y avale debout, sur

3. Cité par M. Collomb, *op. cit.*, 1987, p.132.

4. Cf. M. Collomb, *op. cit.*, p. 78

des tabourets, des repas cuits électriquement et vite expédiés par des soubrettes pressées. On y subit des températures excessives: en été, il fait très chaud, en hiver, très froid, au point de comptabiliser à cause de tels excès plus de morts que "dans une bataille". On y assiste à des transformations formidables. En quelques mois, on démolit des résidences magnifiques pour construire, à leur place, des châteaux. Et comme toutes les modes sont fugaces, on détruit encore les châteaux pour les remplacer par des gratte-ciel. Tout cesse vite de plaire. On consomme aussi vite les vêtements que les artistes. Ainsi, à Broadway "le génie fait une carrière aussi courte qu'un pugiliste".⁵ Dans son exaltation, New York ignore les nuances. On y perd sa fortune en quelques secondes mais on la fait aussi très rapidement. De telle sorte que ceux qui, au début du siècle, ne buvaient pas d'alcool, en 1930 font sauter les bouchons de champagne et remplacent dans leurs pots de fleurs le géranium par l'orchidée et le pétunia par l'iris noir, banissant à jamais "les fleurs de cire sous globe à la mode du Général Grant." Rien n'est nuancé ni équilibré à New York, en 1930. Le cafard ou la fatigue sont combattus à coups de spectacles et de cocktails. Enfin, "la violence de la ville est dans son rythme"⁶ frénétique. Le soir, à la sortie des bureaux, les portes-tambour des immeubles "tournent comme des roues folles"; la Bourse, dans chaque séance, reçoit un million de coups de téléphone; à l'agence théâtrale Tyson, une centaine de téléphonistes répondent toutes à la fois, aux appels des clients. Personne ne marche à New York, on saute d'un taxi à un métro, d'un métro à un train. De là que certains s'endorment contre les portières de ces moyens de transports tandis que d'autres mâchent de la gomme dans un dernier effort pour tenir le coup. Rien n'est ni nuancé, ni équilibré, ni modéré à New York. Le soir, s'il lui faut s'éclairer, il devient un incendie. Les enseignes des firmes automobiles ont des "lettres de feu hautes de dix mètres", "un alphabet en ignition", et celles de Times Square, formées de millions de bougies, aux mouvements "épileptiques", tournent jusqu'au matin parce que New York a supprimé la nuit. De sorte que ce rythme frénétique vous fatigue, vous lasse, vous condamne au

⁵ P. Morand, *op. cit.*, p.131.

⁶ *Ibid.* p. 206.

“nouveau supplice de la roue”, et finit par vous rendre malade, soit dyspepsique, soit névrotique, s’il ne parvient pas à vous tuer. Pour y tenir, on peut toujours chercher le bien-être fictif provoqué par le “kola” et pour y échapper, la seule issue, c’est la fuite. En peu de mots se retrouver dans le New York de 1930, “c’est comme quitter la terre pour une saison en enfer”.⁷

Le New York à valeur dysphorique, c’est encore une ville vulgaire, dans le sens de commun, de poncif, de kitsch. Pas du kitsch en rapport avec les industries culturelles sinon de celui des mélanges de mauvais goût. Premier indice, l’abondance “de la quantité non de la qualité”. Second indice, les contrastes entre le luxe et la misère qui se côtoient à quelques pas l’un de l’autre dans un même quartier mais aussi dans la ville entière. Ainsi Manhattan est une “vitrine” illuminée et le Bronx, Harlem et Brooklyn des “hernies monstrueuses”. Puis, troisième indice, les styles architecturaux et la décoration des deux basiliques du cinéma: Roxy et Paramount où l’on a mélangé tous les styles depuis le grec jusqu’au baroque. Le Roxy, avec son vestibule aux palmiers et fougères géantes et sa salle aux coupôles dorées et caissons historiés, aux murs tendus de velours rouge, surchauffée à faire “éclairer le cœur”, illuminée de toutes les couleurs par toutes espèce d’artefacts, est “une vision totale de la fin du monde”. En plus, son orchestre mécanique joue à tout rompre et ses films ne montrent que des “baisers géants” et des “étraintes de Titans”. Cette profanation “de la musique, de l’art, de l’amour, des couleurs” arrache à Paul Morand ce concept: Broadway est “une de ces richesses nulles, un de ces pièges à jole, un de ces cadeaux illusoire et momentanés que procurent les talismans des mauvais magiciens”.⁸ Mais, nous sommes en 1930, Morand ne sait pas qu’il n’en serait rien et que ces “richesses nulles” seraient le lot des salles de cinéma de toutes les villes du monde globalisé d’aujourd’hui. Au fait, des sociologues de la post-modernité considèrent la sensibilité du temps de la mondialisation “comme une résurgence exacerbée du modernisme de l’entre-deux guerres”⁹ et

7. *Ibid.*, p. 95.

8. *Ibid.*, p. 143.

9. M. Collomb, *op. cit.*, p.16.

du Kitsch Art Déco. Quant à la gastronomie, les mélanges ne sont pas moindres. En fait, les Américains ont un plat national: le clam-chowder. Mais tout le reste, c'est une mixture hétéroclite de spécialités du monde entier, mélangées "coupablement", servies avec la soupe et le café sur un même plateau et englouties à toute vitesse. Tant de profanations aux "éléments essentiels de la civilisation française" que Morand, épouvanté, prie Dieu de lui rendre "le plus tôt possible l'entrecôte Bercy". Enfin, indice encore de la vulgarité de New York, le luxe qu'on y trouve certes partout, mais qui n'est en général qu'un demi-luxe dérivé de l'alliance de l'art et de l'industrie. Autrement dit, un demi-luxe qui s'oppose à l'artisanat parisien parce que "le génie de Paris, c'est justement celui d'un artisan méticuleux".¹⁰ Pour le vrai luxe, "voir, quelque temps encore, l'Europe".¹¹ Là, Morand devient touchant. Car il avait compris que, bientôt, le luxe d'Europe serait déplacé partout par le demi-luxe américain.

Le New York infernal, c'est aussi –pour Morand– une ville de métèques où les préjugés de race s'accroissent d'année en année. Autrement dit, c'est une ville raciste. A dire vrai, toute l'Amérique "s'épure" depuis la loi du Quota, accordant le visa à ceux qu'elle considère dignes d'y vivre. Et au moment où "l'Europe abat ses barrières sociales", New York vit une "sourde guerre civile". Lorsque les Nègres réussissent à s'installer dans un quartier, les Blancs le désertent. Lorsque les Juifs achètent des immeubles dans un autre quartier, ils déclassent et les immeubles et le quartier. Mais New York est bondé de métèques. Et il n'y a pas que des Nègres et des Juifs, sinon qu'il y a aussi des Italiens, des Chinois, des Hongrois, des Mexicains, des Syriens. Tous ces étrangers "vivent à quelques mètres les uns des autres" sans se mélanger. Le melting pot américain est une "marmite" où "flottent de bien étranges reliefs que la cuisson n'a pas réussi à dissoudre".¹² Donc, expérience ratée selon Morand. Car il n'avait pas compris que le melting pot était une expérience qui ralliait les étrangers au modèle américain sans les faire renoncer ni à leur culture ni à leur origine,

10. P. Morand, *op. cit.*, p.197.

11. *Ibid.*, p. 208

12. *Ibid.*, p. 71.

fusionnant leurs particularismes dans un large sincrétisme. Ce que Morand ne voit qu'en partie, c'est "la grande expérience d'intégration et de mixité ethnique"¹³ des Américains. En réalité, Morand, il est raciste lui-même. Par ailleurs, il est assez naturel que le grand voyageur qu'était Morand ait été plus attentif qu'un autre aux particularismes raciaux et nationaux qui faisaient partie du pittoresque cosmopolite. Toutefois sa curiosité par les races et nationalités semble avoir été aiguisée par son idéologie et son milieu bourgeois. Ceci explique qu'il appelle la douanne d'Ellis Island, "la gare de triage" du "bétail". Celui-ci, c'est bien entendu les étrangers refusés par les lois d'immigration. Ou encore qu'il dise que les Juifs du ghetto -la Bouverie- qui mangent des saucisses semblables à des "membres congestionnés" et des hachis ayant "l'air d'excréments" sont une "population grouillante, crasseuse, prolifique et sordide"¹⁴ et que les Noirs "suspendus aux poignées de cuir [du métro] par une longue main noire et crochue, mâchant leur gomme, lui font penser aux grands singes du Gabon"¹⁵. Enfin, son idéologie explique que Morand définisse tous les étrangers avec des formules reductrices. Ainsi les Italiens sont ceux qui vendent "des olives noires, du jambon cru, des fiasques, des cigares à paille et des pains toscans".¹⁶ Cependant, il se contredit tout le temps. Autant on peut admirer qu'il dise que les Chinois, très métissés, et leurs enfants, à l'air si mongol et si américain à la fois, très bien disposés à jouer avec les petits Américains du quartier, lui permettent de comprendre que "l'aventure de New York", en 1930, "sera dans un siècle ou deux, celle du monde entier",¹⁷ autant on peut s'étonner qu'il se contredise lorsqu'il dit que le melting pot est une "marmite" dans laquelle stagne "une graisse nauséabonde". Etrange et contradictoire puisqu'il écrit aussi à propos de l'expérience d'intégration ethnique que le laboratoire qu'est New York a essayé la combinaison d'éléments divers: "sauvagerie des Indiens", "mysticisme

13. P. Sollers, "Un Français à New York", préface au "New York" de Morand, Paris, Flammarion, 1988, p.14.

14. P. Morand, op. cit., p.78.

15. *Ibid.* p. 178.

16. *Ibid.* p. 89.

17. *Ibid.* p. 77.

des Quakers”, “anarchie des Irlandais”, “esprit de dissociation des Juifs” et les réduisant “en poudre”, il “en a fait de l’ordre et de la richesse”.¹⁸ Dans ce sens, l’Amérique et New York compris deviennent un schéma d’anticipation où sont inscrits virtuellement les scénarios de l’avenir de notre planète.

Le New York infernal, c’est surtout une ville redoutable et menaçante. Car son évolution a été foudroyante depuis sa naissance misérable et hasardeuse lorsque des explorateurs hollandais, en 1609, réalisent les premiers échanges commerciaux avec les indigènes jusqu’à cette ville qui “dresse menaçants” ses “gratte-ciel comme des escaliers sans rampe sur le bleu implacable d’un ciel d’hiver indien”.¹⁹ Evolution foudroyante mais redoutable aussi d’une ville faite “d’exils, de larmes, de pauvreté, des refoulements” qui, derechef, se ferme aux “ratés” et à l’Europe “déguenillée”. Redoutable surtout parce qu’elle ne veut plus des Européens. C’est pourquoi, ayant surmonté son “complexe d’infériorité” vis-à-vis des villes européennes, elle n’a plus peur qu’on la traite de provinciale parce qu’elle a relégué Londres, Paris ou Rome au rang de province. C’est que la ville de New York entre en conflit avec les grandes villes d’Occident parce qu’elle s’en détache. Désormais, elle entretient des liens conflictuels avec les capitales d’Europe. Plus encore, depuis 1917, ces liens sont d’une “intimité forcée”. En effet, le plan Dawes de 1924, programme d’aide à la reconstruction de la France vaincue dans la guerre, favorise l’appui financier mais permet aussi aux Américains d’influer sur les affaires intérieures des Français. Enfin, de gré ou de force, les Européens sont obligés de reconnaître en l’Amérique –dont en New York aussi- une altérité définitive et menaçante. Ce New York “autre” est devenu électrique, pragmatique, libéral, hédoniste et, surtout, réaliste. La preuve en est que les affaires y sont le plus important. De là qu’il garde “toute la réserve d’or du monde”, attirant vers sa Bourse les capitaux d’Europe jusqu’à l’assécher. Plus encore, Morand découvre que New York est le centre du réseau mondial de la nouvelle circulation temporelle et spatiale de l’argent et des informations. Peut-être donc que “New York sera le centre d’Occident, le refuge

18. *Ibid.* p. 203.

19. *Ibid.* p. 37.

de la culture occidentale”,²⁰ tel qu’un interlocuteur le dit à Morand. Et malheur suprême, toutes les villes se transformeront à son image: “New York est ce que seront demain toutes les villes, géométrique. Simplification des lignes, des idées, des sentiments, règne du direct”.²¹ En résumé, le malheur, ce n’est pas tant que New York soit devenu la grande capitale du monde, renvoyant Paris ou Londres dans la catégorie des provinciales. Le vrai malheur, c’est que New York exporte ses formes culturelles, faisant peser sur toutes les villes de la planète la menace redoutable de lui ressembler. Une fois encore, nous sommes en 1930, Morand sait qu’il n’en sera rien puisqu’il l’écrit. Néanmoins, il craint que dans l’avenir les villes, toutes identiques, ne périssent d’uniformité, de vulgarité . . . Mais craintif certes, il avait bien fait ses prédictions. Car le monde vogue toujours dans la même direction. Nous y sommes, parfois insouciant, parfois aussi effrayés que Morand, en train de voir les effets de la mondialisation.

Ville menaçante ou pas, New York est prophétique. Morand y vient “se faire lire dans la main” comme le lui avait dit Cocteau. Il y court “comme les domestiques de ferme courent s’embaucher au chef-lieu de canton”²² mais aussi pour comprendre son cadre conceptuel afin de prédire, ensuite, le futur des villes d’Europe. En effet, il sait que celles-ci, tôt ou tard, adopteront l’hygiène, le confort, le pragmatisme, la co-habitation des cultures universelles et l’individualisme qui règnent à New York.

Pourtant, dans la ville infernale, Paul Morand ne peut pas s’empêcher de chercher son envers nécessaire: la ville utopique ou la ville rêvée. Pour ce faire, on devrait recueillir morceau par morceau la ville de ses rêves faite des fragments épars ci ou là, lesquels sont mêlés à tout le reste. Qu’est-ce donc que la ville utopique de Morand? La ville rêvée de Morand, c’est d’abord le New York d’une bureaucratie efficace dont les fonctionnaires toujours présents derrière

20. *Ibid.* p. 199.

21. *Ibid.* p. 204.

22. *Ibid.* p. 200.

les comptoirs de marbre vous réservent un accueil humain, personnalisé, cordial. C'est également, le New York des services publics qui fonctionnent depuis le gaz jusqu'à l'éducation en passant par l'électricité et le téléphone parce qu'ils sont entre les mains des entreprises privées. C'est encore le New York aux paysages urbains lyriques, tel que celui de la Batterie et son port, endroits bénis où débarquèrent les faiseurs de New York. Ces faiseurs-ci étaient les enfants indésirables de l'Europe parce que quakers, huguenots, juifs, pauvres ou cadets, on ne voulait pas d'eux. Rejetés de leur sol natal, ces enfants refoulés qu'on croyait enfermer "dans un cabinet noir", ils en firent un New York merveilleux dans un pays devenu "le centre de l'univers". C'est aussi le New York d'autres endroits lyriques: Chelsea, le quartier qui est un coin du vieux Londres; Washington Square, la "place lumineuse", au style aussi sec, noble et épuré que le Bloomsbury londonien, bref des endroits pleins d'une nouvelle beauté nostalgique parce qu'ils risquaient de disparaître. La ville rêvée de Morand, c'est surtout cet autre New York grand, haut, fort, neuf: celui des gratte-ciel dont notre auteur dit toute sa beauté ainsi que sa dérision. Merveilleux gratte-ciel, "cubiques" les vieux, "les étages en retrait" les nouveaux, certains "pyramides à degrés", d'autres "temples au Soleil", tous "palais tracés au tire-ligne" qui se prolongent jusqu'à l'horizon. Symboles de l'Amérique, les gratte-ciel sont des immeubles excessifs aux mille et mille fenêtres, portes, radiateurs et téléphones, aux millions de bougies, à la trentaine d'ascenseurs que Morand découvre à l'improviste être des "boîtes monstrueuses et articulées", "tabernacles de la réussite" ou "pressoirs à hommes". Or, rien n'enlève leur beauté. Redoutable beauté qui suscite l'inquiétude des villes d'Occident. Enfin, un dernier tableau-spectacle de la ville utopique qui plonge Morand dans le rêve, c'est celui de New York, au crépuscule, depuis le pont de Brooklyn: l'île oblongue, la mer, ses rivières, la ville Basse et les gratte-ciel à l'infini sous les brumes mais illuminés ainsi qu'un "grand incendie" "qu'attise le vent de la haute mer". "La lune n'a plus de parole. Ces tours de cathédrale dans lesquelles le diable aurait mis le feu sont un mirage issu d'un monde fantastique, qui apparaît non éternel, mais hors du temps".²³ C'est l'instant où,

23. *Ibid.* p. 67.

sédult, Morand doute si ce New York “n’était qu’un rêve”. Mais aussitôt, en parisien dépité, il se met à imaginer que ce New York beau et riche pourrait avoir une fin: être relayé par Chicago ou tout simplement s’effronder.

Toujours est-il que Morand, habitué à ce que les villes du monde jalourent Paris, voyait que celui-ci venait d’être repoussé à une place qu’il n’avait pas choisie et était même promis à adhérer aux valeurs de New York. Non que Paris y adhérât spontanément sinon que ces valeurs new-yorkaises les lui étaient imposées insidieusement par l’effet de logiques nouvelles. Quoiqu’il arrive, Paris, “nef insubmersible”, est éternel, essentiel pour Morand, mais, en revanche, il n’est pas toujours sûr que New York ne soit destructible, contingent.

Bibliographie

Cabrera Infante, Guillermo, "El libro de las ciudades", Madrid, Alfaguara, 1999.

Calvino, Italo, "Las ciudades invisibles", Barcelona, Minotauro, 1983.

Collomb, Michel, "La Littérature Art Déco", Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.

Morand, Paul, "New York", Paris, Flammarion, 1988.

Sollers, Philippe, "Un Français à New York", préface au "New York" de P. Morand, Paris, Flammarion, 1988.

Sorman, Guy, "El mundo es mi tribu", Barcelona, Editorial Andrés Bello, 1997.